

GHEORGHE PERIAN*Babes-Bolyai University of Cluj-Napoca****L'idée de génération chez le critique roumain Mircea Vulcănescu***

In the Romanian literary criticism, the issue of generations became the subject of theoretical reflection later than in Western Europe. Much later than in Germany, where the first studies on the subject dates from the late nineteenth century, but much later than in France, where attention to the phenomenon of generations began to grow and result in books after the First World War. In our country such concerns became more obvious in the early 30s of last century, when the Romanian Society of Philosophy organized a series of conferences on "The problem of generations", conferences held in the auditorium of the 'Carol I' University Foundation and presented by some of the leading thinkers of the time. The first big "generation" moment in the evolution of the Romanian literary theory represented the critic Mircea Vulcănescu. He published a series of articles about the phenomenon of generations, culminating with the Generation study, published in the journal "Criterion" in 1934. The author based his study on Dimitrie Gusti's monograph concept, whose work fellow he was, and defined the concept of generation of a multiple perspective, seeking to highlight all its senses, from the biological one to the sociological, historical, psychological, cultural and economic one.

Dans la critique littéraire roumaine le problème des générations est devenu sujet de réflexion théorique plus tard que dans les pays de l'Europe occidentale. Beaucoup plus tard qu'en Allemagne, où les premières études sur ce thème remontent à la fin du XIX-e siècle, mais plus tard aussi qu'en France, où l'intérêt pour le phénomène des générations a augmenté après la première guerre mondiale. Chez nous, les préoccupations de ce genre deviennent plus manifestes au début des années '30 du dernier siècle, quand la Société roumaine de philosophie a organisé un cycle de conférences sur „Le problème des générations”, conférences tenues dans l'amphithéâtre de la Fondation universitaire Carol I-er et présentées par quelques penseurs importants de l'époque.

Tenant compte de la chronologie, nous pouvons affirmer qu'il y a eu dans la critique littéraire roumaine trois moments „générationnistes”, inégaux en envergure et qualité, mais qui ont produit des clarifications importantes et ont essayé d'offrir des solutions raisonnables aux questions difficiles de ce domaine. Loin d'être une préoccupation constante des critiques littéraires roumains, l'étude des générations littéraires a connu des périodes propices, quand le sujet intéressait tout le monde et on en écrivait beaucoup, mais aussi des périodes défavorables, d'oubli ou de refus. L'idée a stimulé la réflexion théorique des critiques chaque fois que dans la littérature roumaine a eu lieu un changement de générations et chaque fois que ce changement a eu pour effet des polémiques et des conflits d'intérêts. Chez nous, les études sur ce thème n'ont pas été uniquement le résultat des recherches de bibliothèque ou des réflexions de cabinet, mais elles ont eu comme point de départ l'observation directe de la vie littéraire avec toutes les confrontations intergénérationnelles qui l'agitaient périodiquement.

Dans l'évolution de la théorie littéraire roumaine, le premier grand moment „générationniste” a été celui des années 1930, quand Mircea Vulcănescu a publié une série d'articles sur le phénomène des générations, dont le plus important, *Génération*, a paru en

1934 dans la revue „Criterion”. L’auteur partait de la conception monographique de Dimitrie Gusti, dont il a été le collaborateur, et définissait la notion de génération de plusieurs points de vue, en distinguant tous ses sens: biologique (considéré primordial), sociologique, historique, psychologique, culturel et économique.

Le premier et le plus durable sens de la notion de génération est celui biologique, relevé par l’étymologie latine du mot. D’un tel point de vue, par génération on comprend la multitude des descendants issus d’un même géniteur, descendants dont les dates de naissance constituent un niveau temporel distinct et distancé de l’âge des parents. C’est un éloignement uniquement chronologique, parce que, autrement, la continuité entre la génération des parents et celle des fils est assurée toujours par l’hérédité. Du sens biologique, les théoriciens de la littérature ont gardé uniquement l’idée du décalage temporel grâce auquel les deux catégories d’âge arrivent à s’éloigner l’une de l’autre, et ont éliminé le principe de l’hérédité en tant que facteur de continuité. Au contraire, pour ceux qui étudient les caractères hérités et les problèmes de la généalogie, il n’y a pas de ruptures graves dans la succession des âges. La lecture à l’horizontale d’un arbre généalogique suffit pour comprendre une génération.

Sous l’aspect sociologique, il est à observer que, dans une communauté, les adultes et les jeunes forment non seulement des catégories éloignées par l’âge, mais aussi des catégories sociales engagées différemment et ayant une importance inégale dans la vie quotidienne. Ceux qui sont actifs et intégrés pleinement dans la société, occupant les positions les plus fermes et les positions de direction, sont les adultes liés entre eux par leur passé et intérêts communs. Les jeunes sont en attente et se préparent pour devenir, à leur tour, actifs. Quand l’attente se prolonge d’une manière exagérée, leur impatience augmente progressivement et un état de nervosité sociale, qui peut atteindre des niveaux explosifs, apparaît dans leur cercle d’existence. Les hiérarchies dans la société se fondent en fonction de l’âge aussi, parce que celui-ci conditionne souvent la performance, en plan quantitatif et qualitatif également. Il est vrai que dans la société moderne, caractérisée par complexité, l’âge perd de son importance à l’avantage d’autres règles qui décident la distribution des positions sociales, sans tenir compte du facteur biologique. Il s’agit du marxisme, qui fixe la société moins dans des catégories de génération que dans des classes sociales en antagonisme.

Mircea Vulcănescu a soutenu que le sens sociologique est essentiel pour définir la génération, terme autour duquel s’organisent tous les autres sens. La prééminence accordée au sens sociologique s’explique par l’affiliation de l’auteur aux idées de l’école monographique de Dimitrie Gusti, mais aussi par la nécessité de résoudre d’urgence les problèmes d’ordre social de la jeune génération de son temps. Quoiqu’il ait maintes fois rejeté le marxisme, Mircea Vulcănescu utilise ses termes chaque fois qu’il écrit sur „la prolétarisation de la jeunesse intellectuelle”, sur „le chômage” ou sur l’incapacité de la société roumaine d’intégrer la nouvelle génération dans le système institutionnel déjà bloqué, en l’obligeant ainsi au mécontentement, à la haine et au ressentiment. Le placement du sens sociologique en position de critère supraordonné et la descente des autres sens au niveau de subsidiarité ont été, de ce fait, les conséquences en plan théorique d’une expérience sociale désagréable que la génération „Criterion” a dû supporter après la fin des études, au début des années 1930.

La génération est une unité qui mesure l’intervalle de temps nécessaire pour le passage d’une catégorie d’âge de la période active à celle de retrait de l’activité sociale. Selon les

études démographiques, la régénération du substrat biologique de la société se passe tous les trente ans. Il faut préciser que c'est une limite flexible et que la durée de prééminence d'une génération est plus longue ou plus restreinte en fonction du climat social. Le change de générations peut produire un changement de paradigme aussi, mais pas toujours et pas de manière obligatoire, parce qu'il y a des générations qui, bien qu'elles aient pris les positions des retirés de l'activité, continuent à se manifester dans les anciennes structures. Ce sont les générations d'héritiers, les générations respectueuses, pas assez fortes pour édifier leurs propres normes, leur propre univers thématique. Le passage de ces trente années crée chaque fois le cadre nécessaire pour l'apparition d'une nouvelle génération, mais c'est uniquement de temps en temps, quand les astres sont favorables, que se produisent des changements de mentalité.

Pour illustrer la périodicité mentionnée en haut, observée par les historiens grecs déjà dans l'Antiquité, Mircea Vulcănescu a dressé un tableau des générations qui se sont succédé dans la littérature roumaine à partir du XIX-e siècle. On sait aujourd'hui que, par son tableau, il a été l'un de ceux qui ont fondé ce „genre” dans l'histoire littéraire de chez nous. Sa démarche a été suivie d'autres essais similaires, surtout à l'époque des années 1980, quand les débats sur la génération ont connu leur dernière recrudescence. La suite peu longue des générations roumaines commence par la soi-disante „génération des précurseurs”. Elle a annoncé son existence en 1821, en même temps que la Révolution de Tudor Vladimirescu, et elle s'est fait remarquer par une attitude anti-grecque et autochtoniste. Ses représentants ont été Gheorghe Lazăr en Munténie et les „carvunari” en Moldavie. Après eux, en 1848 s'est constituée la génération romantique, celle qui a créé la Roumanie moderne, avec Ion Brătianu, M. Kogălniceanu, C.A. Rosetti et Avram Iancu en tête. Composée de petits boïards avec des études en France, cette génération a mené une vie tumultueuse, engagée dans des révolutions et des guerres mais aboutissant à la fin à transformer la Roumanie en un État européen. En 1880 c'était le tour de la génération junimiste de s'affirmer. Conservatrice et réactionnaire, elle groupait les représentants de l'aristocratie (P.P. Carp, Iacob Negruzzi), de la paysannerie et de la bourgeoisie (Titu Maiorescu, Ion Creangă, Mihai Eminescu), la plupart ayant une culture allemande. Leur revue a été „Convorbiri literare” („Conversations littéraires”) tandis que leur idée maîtresse était celle des „formes sans fond”. La quatrième génération, issue après la révolte de 1907, s'est trouvée sous l'influence du „narodnicisme” russe et a créé une littérature d'inspiration rurale. Son idéal politique a été l'unification de tous les Roumains en un seul pays. Elle a initié des courants idéologiques tels le „semănătorism” (courant nationaliste animé par Nicolae Iorga et A.C. Cuza) et le „poporanism” (courant socialiste ayant au premier plan C-tin Stere). Le premier courant était pour l'unification de la Transylvanie avec la Roumanie et le deuxième pour l'annexion de la Bassarabie à l'État roumain. Les revues dans lesquelles ils se sont manifestés étaient „Semănătorul” et „Viața Românească”. Les débuts de la génération suivante, la génération de la Grande Unification (ou la génération de la revue „Gîndirea”) remontent à l'année 1914. Ses représentants (Nae Ionescu, Octavian Goga, Lucian Blaga, Nichifor Crainic, Pamfil Șeicaru, Cezar Petrescu, Emanoil Bucuța, Tudor Vianu, Victor Ion Popa, Ion Marin Sadoveanu, Mihail Ralea, Camil Petrescu) se préoccupaient en égale mesure du roumanisme et de l'universalité. L'opinion de la génération a été résumée par Nae Ionescu en quatre mots: réalisme, orthodoxie, monarchie et autochtonisme. La statistique des générations, peu convaincante jusqu'ici, devient encore

plus embrouillée lorsque Mircea Vulcănescu commence à parler de la sixième génération, la sienne, qui ne voulait pas respecter la périodicité de trente ans. Le problème était qu'il ne pouvait pas associer cette génération à un événement historique, comme il l'avait fait dans le cas des premières. De plus, il n'avait aucun nom pour elle. Tout ce qu'il affirme en cette question montre le fait qu'il s'agit, en réalité, d'une semi-génération issue à l'ombre de la génération antérieure, de l'autorité de laquelle voulait s'échapper, mais sans réussir complètement.

Le tableau panoramique dressé par Mircea Vulcănescu est fragile pour deux raisons. Premièrement, en délimitant les générations en fonction de quelques repères chronologiques importants (la Révolution de Tudor Vladimirescu, la Révolution bourgeoise de 1848, la Proclamation du Royaume en 1881, la Révolte de 1907, la Grande Unification de 1918), l'auteur semble avoir oublié que la littérature a sa propre périodicité interne, qui ne coïncide que rarement avec celle de l'histoire événementielle, socio-politique. S'il avait utilisé pour périodiser, tout comme on fait aujourd'hui, des critères strictement littéraires, il n'aurait eu aucune difficulté à comprendre que la génération romantique a ses origines en 1840, lorsque Mihail Kogălniceanu a fait paraître la revue „Dacia literară”, que la génération junimiste n'a pas attendu la Proclamation du Royaume pour faire son entrée dans la littérature, mais elle a signalé son existence dès l'année 1867, par les „Conversations littéraires” et quand Titu Maiorescu a publié sa grande étude intitulée *Une recherche critique sur la poésie roumaine à partir de 1867*, que le poporanisme remonte à 1893, depuis la fondation de la revue „L'Événement littéraire”, dans les pages de laquelle la doctrine du courant a été exprimée d'une manière irrévocable. Dépourvu d'expérience préalable dans la délimitation correcte des générations de la littérature roumaine, Mircea Vulcănescu devient tendancieux. Dans la génération de Junimea il n'a pas trouvé de place ni pour Caragiale (probablement parce que l'écrivain était allogène et avait la langue bien affilée), ni pour Slavici (à ce temps-là, celui-ci ne passait pas encore pour un grand prosateur et, outre cela, il avait collaboré avec l'occupant allemand pendant la guerre). Il se fait coupable d'autres omissions graves quand il décrit la génération qui suit, qu'il réduit au „poporanism” et au „semănătorism”, malgré la présence active des écrivains décadents et symbolistes, ayant Alexandru Macedonski en tête. Attaché au nationalisme et à l'orthodoxie de la revue „Gândirea” („La Pensée”), il a ignoré presque totalement le groupe littéraire de la revue „Sburătorul” et s'est borné à mentionner – en fin de liste – le nom de Camil Petrescu. Où sont Ion Barbu, Hortensia Papadat-Bengescu, Anton Holban? L'élimination de E. Lovinescu du tableau de la génération de l'entre-deux-guerres est encore plus stupéfiante et répréhensible si l'on pense que, à l'heure-là, le critique avait déjà publié deux de ses livres importants, il est vrai, d'orientation démocratique et libérale: *L'Histoire de la civilisation roumaine moderne* (1924-1925) et *L'Histoire de la littérature roumaine contemporaine* (1926-1929). Composé des positions de la droite intellectuelle, erroné et tendancieux, comme j'ai déjà affirmé, le tableau des générations de Mircea Vulcănescu peut être lu aujourd'hui uniquement comme un document d'époque.

Située dans la même catégorie que la mode, le courant, le siècle, l'époque, l'ère et l'éon, la génération devient un élément d'une chaîne conceptuelle plus longue, subordonnée à l'idée de temporalité, mais pas très cohérente en son essence. Les sept notions énumérées en haut forment une échelle et se distinguent l'une de l'autre par l'intervalle de temps qu'elles

mesurent, de plus en plus étendu, jusqu'à l'indéterminé. Dans nos calculs de temps, nous utilisons fréquemment les quatre premières notions (la mode, la génération, le courant, le siècle) et très rarement (ou guère) les autres. Peu importe pour nous, en tant qu'individus, en quel éon on vit ou en quelle époque, mais c'est important de savoir de quelle génération on fait partie, en quel courant on s'inscrit ou quelle mode on suit. Dans leur énorme ouverture, accessible à peine à nos esprits pragmatiques, les notions d'époque, d'ère ou d'éon ont en elles quelque chose de surhumain, ont une dimension spéculative et presque mystique. C'est pourquoi elles ont tant plu aux écrivains romantiques. Il nous est facile de compter les années d'un siècle ou d'une génération, mais on ne peut pas dire avec la même précision quels intervalles de temps mesurent les trois notions romantiques. Combien dure une ère? Une époque? Et un éon? Les durées courtes, parmi lesquelles la génération, apparaissent toujours plus clairement que les durées longues, dont la description globale est compliquée et difficile à prouver.

De ces sept notions, seulement quelques-unes sont des termes strictement d'ordre temporel (le siècle, surtout), les autres ayant des connotations qui renvoient vers un champ sémantique plus large. Le courant littéraire, par exemple, grevé d'un sens temporel faible, se rapporte à des manifestations à durée variable, plus longue dans le passé et de plus en plus courte à mesure qu'on s'approche du présent. Il peut être la création des deux générations successives, dont l'une innovatrice et l'autre d'épigones, intéressée uniquement à continuer l'oeuvre de la première et, à certains égards, à la répéter. Le „junimisme” a été édifié, dans ses grandes lignes, par la génération de Maiorescu et il a été maintenu en actualité pour longtemps, jusqu'au début du vingtième siècle, par la génération des disciples, dévouée au maître et aux règles imposées par celui-ci. L'épigonisme résulte de la peur de l'avenir et du désir (ou résignation) d'être semblable aux précurseurs et, si c'est possible, à leur hauteur.

Suprahistorique et plaçant ensemble des écrivains d'époques différentes, la notion de „typologie” n'a pas de place dans la chaîne conceptuelle de la génération. Les typologies sont des faits de répétition, et non pas de succession, comme les générations. Quoiqu'il ait proposé deux séries typologiques, celle des écrivains fougueux (Heliade, Hasdeu, Iorga) et celle des écrivains raisonnables (Kogălniceanu, Maiorescu, Rădulescu-Motru), Mircea Vulcănescu n'a pas mené à bout la distinction d'ordre théorique entre la typologie et la génération. Mais il a séparé là où, plus tard, les critiques littéraires ont voulu lier et même unir. Aujourd'hui peu de gens croient encore à la dissociation nette entre la typologie et le courant littéraire, surtout après qu'Eugenio d'Ors et Gustav René Hocke ont découplé le baroque et, respectivement, le maniérisme de leur sens strictement temporel et les ont considérés des styles artistiques trouvables dans plusieurs siècles, y compris au vingtième. Comme je disais, les typologies se définissent par leur sens suprahistorique, mais aussi par le fait qu'elles sont toujours des constructions de la critique littéraire. Le critique a la possibilité d'identifier une typologie, à l'aide de son information et de son pouvoir de corrélation, et d'observer son évolution dans le temps. Mais les générations existent d'une manière objective, en dehors de sa volonté et indépendamment de sa raison. La mission du critique est seulement de constater leur apparition et d'étudier leur évolution avec les moyens de l'analyse.

On sait qu'au début des années 1930 la réflexion de Mircea Vulcănescu et de ses confrères a été monopolisée dans une grande mesure par les thèmes de la vie sociale, en se référant explicitement aux difficultés d'intégration dans le système des jeunes intellectuels du

temps. C'est pourquoi, dans la définition de la génération, l'auteur a donné la primauté au sens sociologique, en lui subordonnant, au moins au niveau d'intention et au niveau déclaratif, tous les autres sens. Malgré tout cela, nous avons vu que dans la périodisation, lorsqu'il veut délimiter les générations qui se sont succédé dans la littérature roumaine, il quitte le plan sociologique et invoque les grands événements de l'histoire politique. C'est une contradiction qui montre que le premier, mais non pas le plus important, rôle attribué par Mircea Vulcănescu à l'événement historique, est de construire les bornes entre lesquelles se manifeste une génération littéraire. Des inconvénients de ce procédé j'ai déjà écrit. Plus loin, suivant la conception déterministe d'Hippolyte Taine, l'événement historique est considéré un facteur qui produit, par sa grande force d'influence, des modifications d'ordre structural dans la manière de penser et d'agir de ceux qui l'ont vécu. Une guerre, une révolution et encore d'autres circonstances moins explosives deviennent les lieux communs dans lesquels les membres d'une génération se rencontrent et qu'ils invoquent fréquemment comme un signe de reconnaissance, comme une parole. Les uns de ces événements peuvent être considérés des actions de génération (la Révolution de 1848, par exemple), les autres ont leurs causes en dehors de la génération qui doit seulement les supporter. Dans son étude, Mircea Vulcănescu a voulu montrer que les jeunes de son âge disposent de tout ce qu'il faut pour être une génération et qu'ils remplissent, point par point, toutes les conditions que l'exemple théorique de la notion les a mises en évidence. Poussé par la conviction qu'une structure générationnelle ne peut pas apparaître en l'absence d'un événement historique qui la modèle, il a invoqué la guerre de 1916, en passant avec trop d'aisance sur le fait que ni lui et ni ses confrères n'étaient pas complètement sortis, à cette heure-là, de l'enfance et que, par suite, ils disposaient d'une capacité de compréhension trop réduite pour être profondément marqués de ce qui se passait. Selon eux, la guerre a ouvert la voie à un processus de liquidation des valeurs héritées du XIX-ème siècle (la raison, la liberté, la démocratie), un processus qui ne pouvait plus être arrêté et qu'ils étaient obligés à mener jusqu'au bout. Cette hâte de se séparer, parfois en claquant la porte, du siècle précédent, a été une limite majeure de la génération „Criterion”.

Toujours dans l'esprit de Taine, l'événement historique est compris comme une cause primaire dont les effets se voient surtout au niveau de la psychologie, dans la structure d'âme de ceux qui font partie d'une génération. La réverbération interne produite par l'événement a une amplitude inégale, étant conditionnée en grande mesure de l'âge. L'influence maxima et formatrice s'exerce sur les jeunes à la mentalité encore peu formée, intéressés à assimiler de l'expérience et à construire leur personnalité. L'ancienne génération, figée dans ses convictions et ayant une curiosité réduite vis-à-vis du nouveau, se retire sur une position désengageante ou de rejet de l'événement et n'accepte pas son influence. La psychologie des âges se distingue et apparaissent les conditions nécessaires pour l'éclat d'un conflit intergénérationnel, conditions dont la plus importante est la résistance au désir de s'affirmer des jeunes, manifestée par les vieux fortifiés dans les institutions de l'État (académies, collèges, instituts, universités). Dans les époques de calme, quand les événements historiques manquent, les solidarités sur des critères d'âge sont plus rares et plus faibles et laissent lieu à des associations sur la base d'affinités esthétiques ou idéologiques.

D'une manière surprenante, quand il se réfère aux générations culturelles, Mircea Vulcănescu abandonne le point de vue déterministe et adopte une conception de type platonicien, axée sur la question du logos. Il affirme que les positions spirituelles (l'idéalisme, le réalisme, le théisme, le matérialisme, le nationalisme, le communisme) sont éternelles et extratemporelles, des idées actualisées sélectivement dans l'histoire par chaque génération. Toutes les générations ont un caractère temporel, transitoire, étant soumises à la précarité, mais les idées qu'elles embrassent et soutiennent sont sous le signe de la pérennité. C'est un fait qu'à l'intérieur d'une génération on distingue plusieurs positions spirituelles, parfois difficiles à concilier, mais toujours hiérarchisées. L'une d'elles a un caractère de dominant. Elle peut être identifiée avec des moyens statistiques, grâce à quelques indices d'une relative précision, tels les tirages et les éditions d'un livre, le succès d'un genre ou d'un style, le degré d'influence d'une oeuvre littéraire. Ce serait une erreur de forcer la réduction à l'unité des positions spirituelles sur lesquelles se fixe une génération. La solution correcte est de reconnaître la diversité de ces positions, de relever les mérites de la plus répandue et de définir la génération à partir de celle-ci. En 1934, lorsqu'il a publié cette étude, Mircea Vulcănescu voulait encore tenir sa génération loin de l'action politique, en la guidant vers une dominante spirituelle, dans la sphère de la culture et de la philosophie. Mais les évolutions ont été différentes, catastrophales.

L'étude finit par l'observation que le marxisme, dont le principe explicatif est la réduction au facteur économique, a une contribution sans importance à la clarification de la notion. L'auteur met la doctrine marxiste dans la catégorie des soi-disant sociologies unilatérales auxquelles il reproche d'avoir expliqué la génération d'une manière exclusiviste, par l'influence d'un facteur unique (milieu, race, base économique etc.). Pour les marxistes, une génération se définit par la manière de participation à l'activité économique et par le degré d'intégration dans „la hiérarchie sociale existante”. Les générations sont assimilées aux classes sociales et le conflit entre les générations est transposé en lutte de classe. Bref, le marxisme dissout le problème des générations en déterminisme économique et en idéologie politique.

Une première conclusion est que, dans toutes ses explications, Mircea Vulcănescu a donné une importance spéciale à l'influence que l'événement historique et la situation sociale exercent sur les gens d'une époque. D'autre part, il a très bien compris que ni séparés et ni ensemble ces deux facteurs ne peuvent pas aboutir à la constitution d'une génération en l'absence du support biologique de l'âge, celui qui conditionne et module toute influence venue de l'histoire ou de la société. La génération est, avant tout, une catégorie d'âge, unie par un sentiment de solidarité et par des intérêts communs. Les différences d'ordre social, psychologique et culturel qui apparaissent entre deux générations voisines se succèdent aux différences d'âge et en dépendance de celles-ci. Quoique le sens biologique de la notion soit le plus ancien et le plus durable, Mircea Vulcănescu signale deux cas où il paraît qu'il perd de son importance, concurrencé par les sens nouveaux. Dans les sociétés évoluées, comme sont celles européennes du vingtième siècle, interviennent des critères de différenciation sociale sans corrélation directe et nécessaire avec l'âge. Aussi peu d'importance a celui-ci dans les époques de calme historique, quand les jeunes n'éprouvent pas le besoin de se renfermer dans le bastion de leur génération et s'associent selon d'autres critères que celui biologique.

La deuxième conclusion est qu'un thème très sensible, tel celui du conflit entre les générations, n'a pas constitué sujet de réflexion pour Mircea Vulcănescu. Il a été exprimé parfois, mais en termes vagues et d'une manière fugitive. En discutant du sens psychologique de la notion de génération, il a laissé échapper une phrase sur les dissensions entre les jeunes et les vieux, sans y insister. Je crois que son silence sur cette question a été un silence diplomatique. Car autrement, en affirmant partout que les différences entre les générations commencent à partir de l'âge et qu'elles deviennent plus profondes au niveau de l'expérience historique et sociale, Mircea Vulcănescu a toujours sous-entendu la possibilité du conflit intergénérationnel.

Devenue tout de suite un repère dans la réflexion indigène sur le problème, l'étude a créé une émulation et nous pouvons dire que toutes les contributions suivantes, jusqu'aux années 1950, quoiqu'elles aient évité la polémique directe et explicite, ont été écrites en réplique et ont essayé d'adoucir la théorie un peu abrupte de Mircea Vulcănescu, formulée en 1934.

BIBLIOGRAPHIE:

Julius Petersen, *Die literarischen Generationen*, dans Emil Ermatinger (coord.), *Philosophie der Literaturwissenschaft*, Berlin, 1930.

Henri Peyre, *Les générations littéraires*, Boivin, Paris, 1948.

Pierre Nora, *La génération*, în *Les lieux de mémoire*, II, sous la direction de Pierre Nora, Gallimard, Paris 1997.

Mircea Vulcănescu, *Generație*, în „*Tânăra generație*”, ediție îngrijită de Marin Diaconu, Editura Compania, București, 2004.

Karl Mannheim, *Le problème des générations*, traduit de l'allemand par Gérard Mauger et Nia Perivolaropoulou, Armand Colin, Paris, 2011.